

A DIRE

La place du pauvre

J'aime le vieil usage observé des Hébreux,
Et qui fait pardonner leur bonheur aux
[heureux :

Le soir, quand la famille, à table réunie,
Par l'aïeule en prière à voix haute est bénie,
Quand les nombreux enfants, jeune essaim
[bourdonnant,

Ont baisé tour à tour son grand front
[grisonnant,

Et cherché du regard la servante attardée,
Toujours pour quelque pauvre une place est
[gardée :

C'est lui que l'on attend, lui qui paraît au
[seuil,

Lui, sale et misérable, à qui l'on fait accueil.

C'est tantôt un savant, silencieux et grave,
Qui trahit un long jeûne au feu de son œil
[cave ;

Ou bien un mendiant, dans son caftan râpé,
De ghettos inconnus voyageur échappé.
Tantôt c'est un enfant orphelin qu'on assiste :
Et les autres petits contemplant d'un air
[triste

Le mince vêtement par places déchiré,
Et le morceau de pain si vite dévoré,

Et le coup d'œil qu'on jette aux choses
[succulentes !

Parfois, c'est un infirme aux réponses dolentes,
Qui fait gémir son mal et vit de charité ;

Ou bien l'étudiant de passage, invité,
Qui se heurte, s'assied sans déposer son livre,
Admire le dressoir et la lampe de cuivre,
Et la nappe aux longs plis, et l'enfant aux

[grands yeux,
Sourit, timide et gauche, aux jeunes comme
[aux vieux,

Et raconte, sans perdre une seule bouchée,
Loin du pays natal, sa misère cachée !

Chaque soir on accueille, avec même bonté,
L'hôte obscur, quel qu'il soit, et nul n'est
[écarté.

On l'a trouvé sans peine, au temple ou sur la
[route ;

Et, sans l'humilier, on lui parle, on l'écoute,

On dit : "Béni celui par qui vous nous venez!
Cette table est à vous : mangez ! buvez !
[prenez !"

Quand il part, dans sa main, à l'ombre de la
[porte,

La mère vient poser quelques mets qu'il
[emporte,

Ou la pièce d'argent qu'il accepte humblement
Ou, roulé par avance, un plus chaud

[vêtement.

Ah ! si nous revenions à l'antique coutume,
Les pauvres gens auraient au cœur moins
[d'amertume,

Et l'opulent foyer serait comme un saint lieu ;
Car la place du pauvre est la place de Dieu.

EUGÈNE MANUEL.

EXTRAVAGANCE

Une dépêche de New-York annonce qu'on vient d'organiser une expédition scientifique composée de botanistes, zoologistes, anthropologistes, paléontologistes, archéologues et autres "logistes", dans le but de rechercher et retrouver, si possible, — et qu'est-ce qui n'est pas possible aux Américains ? — l'anthropopithèque, le trait d'union disparu qui relie l'homme au singe.

Comme on le sait, ces messieurs se croient tous petits-fils de singes.

Ils connaissent bien leur ancêtre, le gorille, le chimpanzé et le baboun, mais ils n'ont jamais vu leur père, celui qui vient du singe, mais n'est plus singe, qui a produit l'homme, mais n'est pas encore l'homme.

La mission va parcourir l'Asie pendant cinq ans, afin de retrouver ce proche parent d'un chacun.

Tout cela, c'est, à notre avis, de l'extravagance. Il doit bien y avoir, dans ce groupe de savants, un exemplaire plus ou moins parfait de l'anthropopithèque, suffisant tout au moins, à démontrer qu'ils sont fils de singes, sans qu'il soit nécessaire de dépenser cinq ans et un quart de million dans une expédition aussi ridicule.